

mais combien plus touchantes que la rigueur de cet impitoyable Kronprinz.

* *

Parlez-moi des Italiens : ils en prennent à leur aise au contraire avec le service militaire.

Le lieutenant général Bava Beccaris, commandant la division militaire de Rome, vient d'être mis aux arrêts comme un simple trouper.

La revue mensuelle de la garnison devait avoir lieu au Macao, selon les ordres du ministère de la guerre. Artillerie, cavalerie, génie, bersagliers et carabiniers prennent position dès le matin. Tandis qu'on attend le général, la pluie tombe sur ces quelques milliers d'hommes. Bientôt c'est à torrents qu'il pleut, et le général ne paraît pas. On dut y renoncer.

Ce brave général, surpris à moitié chemin par la pluie, était tranquillement rentré chez lui. A quoi bon se mouiller, n'est-ce pas, quand on peut faire autrement. Le ministre de la guerre a cru, non sans raison, devoir encourager l'esprit militaire de son subordonné et favoriser ses goûts sédentaires, en l'invitant à garder les arrêts pendant la saison des pluies.

La conduite de ce général allié a fait rougir de honte tous les officiers allemands, chacun suivant son grade, depuis le rose tendre pour les sous-lieutenants, jusqu'au ponceau pour les généraux et au cramboisi réservé aux feld-maréchaux. Peu rassurants des alliés semblables : s'il allait pleuvoir un jour de bataille.

* *

Les anecdotes abondent naturellement aujourd'hui sur le prince Napoléon. En vertu de l'axiome de Givarni dont on a bien abusé, mais qui serait pourtant assez de circonstance ici, j'aime mieux vous parler de son chien.

Le prince, qui aimait peu les animaux, avait pourtant un Saint-Bernard auquel il était fort attaché, et comme il s'agit d'un chien et non d'un homme il est bien inutile d'ajouter qu'il était largement payé de retour.

Voici dans quelles circonstances il avait acquis cet animal.

Un jour de tempête, le prince Napoléon se promenait sur la jetée d'une plage quelconque des Etats-Unis, perdu au milieu de la foule accourue là pour contempler le spectacle grandiose de la mer en fureur. Un homme tombe à l'eau. De toutes les poitrines s'échappe un cri de terreur, auquel succède le silence de l'épouvante et de la mort.

Pourtant l'homme est jeune et vigoureux, plein de sang froid ; bon nageur, il lutte... Vains efforts : les vagues plus puissantes l'entraînent au large. Le secourir, il n'y faut songer, ce serait la mort et la mort inutile.

Le malheureux s'épuise, il tend maintenant ses bras suppliants vers les spectateurs épouvantés ; on entend ses cris désespérés au milieu de la tempête.

Mais un chien vient de fendre la foule pour s'approcher du bord ; comme s'il comprenait à l'anxiété des visages qu'il se passe un drame et que les flots vont faire quelque nouvelle victime, il explore la mer du regard, découvre le malheureux, pousse un long cri plaintif comme pour l'avertir du secours inespéré qui lui arrive, et se jette à l'eau.

Il put rejoindre l'homme et, quelques minutes après, tous deux étaient hissés sur la jetée au milieu des cris d'émotion et d'admiration de tous les spectateurs.

Comme c'était son devoir, par un sentiment de modestie qui convient à tous les sauveteurs en général et aux chiens en particulier, l'animal s'était dérobé à l'ovation du public. Mais le prince Napoléon pria son aide de camp de le retrouver et de l'acheter si possible.

Ce chien appartenait à un artisan qui fut heureux de vendre son meilleur ami pour quatre mille francs. Le prince s'empressa de payer la forte somme, sans marchander. Et l'on a écrit depuis sa mort qu'il n'avait jamais rien fait de bien. Cette histoire est une protestation.

S. DULARY.



L'HONORABLE PASCAL POIRIER, SÉNATEUR,
CHEF POLITIQUE DES ACADIENS

En 1872, je rencontrais, à Ottawa, un jeune homme qui tournait le coin d'une rue, et dont les yeux noirs, vifs et perçants, éclairaient une physionomie intelligente, mais un peu méditative. Le ton de la figure très brun, les cheveux noirs abondants, lui donnaient un certain air de sauvagerie qui me rappela la légendaire attitude du petit Bonaparte au collège de Brienne.

Comme nous nous regardions tous deux attentivement pour savoir de quel côté chacun tournait le coin, je le saluai, et lui me dit : " Je crois que vous êtes M. Sulte ? " La réponse fut : " Vous devez être M. Poirier ? "

Je le connaissais de réputation, quoiqu'il n'eût que vingt ans, et on m'avait appris qu'il était à Ottawa. Dès ce moment nous fûmes amis et nous n'avons jamais cessé d'entretenir les meilleures relations. Ce pur Acadien, descendant de l'une des premières familles de son pays, est né le 14 février 1852, à Shédiac, et a fait ses études d'une façon brillante au collège de Memramcook, d'où il est sorti avec une renommée fort gentille d'orateur, de penseur et d'écrivain promettant.

L'étude est pour lui une chose de tous les jours et de tous les instants. Il a emmagasiné des connaissances sur tout ce qui, de près ou de loin, touche à l'Acadie, aux provinces maritimes, soit du côté de l'histoire, soit du côté politique ; aussi rien n'est plus naturel que de le voir, depuis un an, choisi, reconnu, acclamé comme le chef du peuple acadien. Tout récemment, on lui a donné, dans sa province, un banquet d'éclat pour confirmer la nomination de chef dont je parle ici. En maintes occasions déjà, il avait été fêté, banqueté, par ses amis du Canada et ses compatriotes, car il a des amis partout, bien qu'il soit le plus Acadien de tous les Acadiens. Notre presse de la province de Québec a souvent publié de ses articles, tous excellents, remplis d'un patriotisme et d'une science qui dénotent le travailleur et l'observateur sérieux.

En 1872, on le nomma maître de poste de la Chambre des Communes, et là, durant treize ans, à deux pas de la bibliothèque du Parlement, entouré de quinze ou vingt amis qui font leurs délices de l'étude, il s'est livré avec passion à son goût pour ces sortes de travaux.

En 1876, il était reçu avocat, précaution dont il se trouva bien par la suite, car, lorsqu'en 1885 il fut appelé pour siéger au Sénat, il lui fallut se mettre à la pratique de sa profession. Au Sénat comme ailleurs, il a su parler et agir de manière à se faire remarquer et estimer. Je crois même que c'est lui qui, en voulant changer certains articles de la constitution de ce corps, donna l'idée aux législateurs de l'Australie, d'introduire dans leur nouvelle constitution ces mêmes changements.

N'oublions pas de dire qu'il est marié depuis douze ans, à Anna, sœur d'Alphonse Lusignan, journaliste, chroniqueur... tout le monde le connaît.

Je voudrais pouvoir prendre l'espace qu'il faudrait pour parler du sénateur Poirier, mais le champ est limité ; je termine en disant que pas un seul jeune homme aujourd'hui sur la scène ne m'inspire autant d'espoir pour son avenir.

Benjamin Sulte

Nul ne sait ce que c'est que la guerre, s'il n'y a son fils. — JOSEPH DE MAISTRE.

Les poètes et les héros sont de même race. Il n'y a entre eux d'autre différence que celle de l'idée au fait. — LAMARTINE.

A. M. LEON LEDIEU

Le chroniqueur de ce journal, mentionnant mon appréciation sur le volume d'Edmond Rousseau, dans son dernier " Entre-Nous ", me demande de comparer le *Chat du bord* avec certains chapitres des *Exploits d'Iberville*.

Je regrette que mes occupations ne me permettent pas ce travail. De plus, je considère que l'accusation étant lancée assez clairement contre M. Rousseau, je dois laisser à ce dernier le soin de se défendre.

Tant qu'à l'affirmation que j'ai faite sur la valeur intrinsèque du volume, dans mon humble opinion elle est bien, et je la maintiens jusqu'à plus ample informé.

E. Z. MASSICOTTE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Nous recevons le *Manuel de la Société Royale du Canada*, imprimé à l'occasion de la séance annuelle qu'elle doit tenir à Montréal dans quelques jours : merci. C'est un recueil instructif où l'on trouvera de très intéressants détails sur cette académie nationale, qui a fait beaucoup déjà pour les lettres et les sciences, chez nous, et est appelée à faire plus encore. Depuis sa fondation, en 1882, par le marquis de Lorne, jusqu'à présent, toute son histoire est là.

La maison de librairie Trudel et Demers, 1611, rue Notre-Dame, vient de publier une fort coquette brochure intitulée : *Documents inédits sur le colonel de Longueuil*, annotés et publiés par Monongahéla de Beaujeu, assistant-secrétaire de la société Numismatique et des Antiquaires de Montréal.

Le compilateur commence là une œuvre patriotique : rassembler les matériaux épars de notre histoire. Cette brochure, en effet, n'est que le numéro Ier d'une série qui s'ouvre, sous le nom de *Collection Monongahéla de Beaujeu*, et que M. de Beaujeu saura, nous n'en doutons aucunement, mener à bonne fin. M. de Beaujeu appartient à une famille qui a sa large place dans notre histoire : ses ancêtres, jadis, l'ont illustrée par leurs hauts faits, digne rejeton de ces preux, il va, dans les jours de paix, s'occuper de jeter de la lumière sur les points encore mal éclaircis de nos annales.

Nous le félicitons d'avoir commencé par mettre en relief une aussi noble figure que l'est celle du colonel de Longueuil : espérons que la série se poursuivra à l'avenant.

La brochure de M. de Beaujeu, luxueuse nous le redisons, sur beau papier glacé et blasonnée, est à tirage limité, trois cents exemplaires. Pour les amateurs, ce ne sera pas trop cher payer soixante-quinze centimes ces quarante pages intéressantes.

L'ouvrage est dédié à la société Numismatique de Montréal, qui élisait récemment M. de Beaujeu son assistant-secrétaire, malgré sa jeunesse.

Enfin, l'impression, un modèle du genre, fait grand honneur aux éditeurs et à l'atelier typographique Desaulniers & Leblanc, où elle a été exécutée.

On lit dans le *Biographe* qui vient de paraître :

Le président du jury de l'Académie littéraire, musicale et biographique de France, Joséphin Souly, étant décédé, le comité a offert sa succession à notre éminent confrère, M. François Coppée, de l'Académie Française, qui a voulu l'accepter par une toute gracieuse lettre dont voici la conclusion : " Madame Lenoir ni vous tous ne doutez pas de l'intérêt que je porte aux œuvres littéraires, à tous ceux qui combattent le bon combat pour la chère poésie. Si mon humble nom vous est utile, inscrivez-le parmi ceux de vos amis. J'en serai fier et heureux. " — FRANÇOIS COPPÉE.

Le *Biographe* est l'organe en titre de cette académie. Revue mensuelle illustrée : 11 frs ou \$2.20 d'abonnement par an à l'étranger. Directrice : Madame Marie-Edouard Lenoir, Villa Marie, à Lormont-Bordeaux (Gironde) France.

J. S. E.